

reuses inspirations. Cette appréciation est également celle d'un écrivain de talent, fervent compatriote et admirateur éclairé du grand poète :

« Corneille, quoi qu'il en pût dire, écrit M. Eugène Noël (1), avait si bien le génie lyrique qu'au théâtre il y a recours et emploie quelquefois les stances régulières (tout le monde sait par cœur celles de Rodrigue et de Polyeucte) ; mais il ne les emploie qu'aux moments solennels où l'âme, frappée à la fois de quelque catastrophe et de quelque grande passion, s'élève, dans la solitude, à cette forme musicale. C'est une sorte de recueillement intérieur et presque de prière qui devait, non pas se dire, mais se chanter, comme ces mélodies du théâtre antique, qui fut aussi un théâtre lyrique. Ces chants sont véritablement l'ode. Corneille, dans ces strophes, égale Malherbe pour la beauté du rythme et pour l'harmonie, et il le surpasse par la poésie et par le sentiment. C'est véritablement ici une âme qui s'épanche, et dont la plainte ou la joie semble trouver des échos dans toute la nature. Quelques-uns de ces puissants effets se retrouvent dans l'imitation, dans les *Louanges de la Vierge*, et, parfois, dans ses psaumes en vers.

« Qui se laisserait d'admirer, dans ces chants religieux, la variété du rythme ? On ne peut les lire sans se sentir, dès les premières cadences, saisi d'une sorte d'inspiration musicale. Le lyrisme est tel, que ces vers, d'eux-mêmes, vous imposent le chant. »

Bien des pages dans cette traduction viennent à l'appui des paroles si judicieuses et si nettement affirmatives de M. Noël. Quoi de plus touchant, par exemple, et de plus conforme à l'esprit du texte, que ces stances sur la pureté du cœur et la simplicité de l'intention (2) ?

Pour t'élever de terre, homme il te faut deux ailes.
La pureté du cœur et la simplicité :
Elles te porteront avec facilité
Jusqu'à l'abîme heureux des clartés éternelles.
Celle-ci doit régner sur tes intentions,
Celle-là présider à tes affections,
Si tu veux de tes sens dompter la tyrannie :
L'humble simplicité vole droit jusqu'à Dieu,
La pureté l'embrasse, et l'une à l'autre unies
S'attache à ses bontés, et les goûte en tout lieu.

Si ton cœur était droit, toutes les créatures
Te seraient des miroirs et des livres ouverts,
Où tu verrais sans cesse en mille lieux divers
Des modèles de vie et des doctrines pures.
Toutes comme à l'envi te montrent leur auteur :
Il a dans la plus basse imprimé sa hauteur,
Et dans la plus petite il est plus admirable ;
De sa pleine bonté rien ne parle à demi,
Et du vaste éléphant la masse épouvantable
Ne l'étale pas mieux que la moindre fourmi.

Si nous voulons caractériser comme il convient la traduction de l'imitation telle que l'a entendue et réalisée Corneille, il faut abandonner résolument tout point de vue mondain, et surtout le point de vue trop spécialement littéraire auquel en ce sujet nous tendons toujours à nous placer ; il faut s'accoutumer à considérer ce grand et imposant travail, non pas comme une œuvre où l'art doit dominer, mais comme un acte au sens le plus énergique du mot, un acte très-positif et très-formel de religion, de propagande morale, spirituelle. Nous entrerons ainsi exactement dans la pensée du poète, et, nous rendant compte du but qu'il a poursuivi, nous serons tout à fait à même de juger si l'exécution de l'entreprise a répondu au dessein du traducteur.

L'idée dont il importe de bien nous pénétrer est celle-ci : Corneille n'est point un virtuose, prenant l'imitation comme un thème propre à faire briller son talent ou à lui suggérer des variations imprévues, d'autant plus frappantes qu'elles seraient moins en rapport avec sa manière habituelle. En traduisant l'édifiant et ravissant ouvrage, il ne cède point au désir d'étonner ses contemporains par une soudaine transformation ou plutôt par une application inattendue de sa puissance poétique ; il ne fait de gageure ni avec les autres ni avec lui-même. Son projet est beaucoup plus simple. Il veut porter la lumière à des chrétiens comme lui, les consoler, les reconforter et, en s'acquittant de ce devoir, achever d'épurer et de sanctifier son talent. Cette interprétation se présente avec une force toute particulière à l'esprit lorsqu'on lit la Dédicace de Pierre Corneille au pape Alexandre VII, sous le patronage duquel il tint à placer sa traduction. L'intention exclusivement pieuse de ce travail y est marquée avec une précision qui n'aurait pas dû laisser place à l'incertitude ou à la fantaisie. Alexandre VII, lors qu'il n'était encore que Fabio Chigi, avait composé de beaux vers latins, où la pensée de la mort revient très-souvent. Corneille, dans son Epître dédicatoire, fait allusion à cette particularité. Il avoue que ces considérations sur le néant et l'éternité, semées si abondamment dans les belles poésies latines que lui a fait connaître l'archevêque de Rouen, Harlay de Champvallon, lui causèrent tout d'abord une émotion extrême :

« Elles me plongèrent dans une réflexion sérieuse qu'il fallait comparaître devant Dieu, et lui rendre compte du talent dont il m'avait favorisé. Je considérai ensuite que ce n'était pas assez de l'avoir si heureusement réduit à purger notre théâtre des ordures que les premiers siècles y avait comme incorporées, et des licences que les derniers y avaient souffertes ; qu'il ne me devait pas suffire d'y avoir fait régner en leur place les vertus morales et politiques, et quelques-unes même des chrétiennes, qu'il fallait porter ma reconnaissance plus loin, et appliquer toute l'ardeur du génie à quelque nouvel essai de ses forces qui n'eût point d'autre but que le service de ce grand maître et l'utilité du prochain. C'est ce qui m'a fait choisir la traduction de cette morale, qui par la simplicité de son style ferme la porte aux plus beaux ornements de la poésie, et bien loin d'augmenter ma réputation, semble sacrifier à la gloire du souverain auteur tout ce que j'ai pu acquérir en ce genre d'écrire. »

Nous voilà loin des préoccupations littéraires. D'un auteur en quête de renommée ou de gain, il n'y en a pas trace. Le croyant seul se montre, et seul en effet il a qualité pour parler. Il est aisé dès lors de comprendre quel esprit a dirigé, inspiré Corneille dans la longue et périlleuse tâche si vaillamment choisie. Le désir de dégager la leçon morale, de la rendre évidente, de la graver en traits ineffaçables, a constamment présidé à son labeur. Familier avec les états de l'âme que décrit si supérieurement l'auteur anonyme, il s'assimile en quelque sorte le texte qu'il a sous les yeux, et, sans le dénaturer en rien, lui imprime pourtant son cachet personnel. Cette disposition est bien reconnaissable au chapitre IX, livre II, sur le manque absolu de consolations :

Notre âme néglige sans peine
La consolation humaine,
Quand la divine la remplit :
Une sainte fierté dans ce dédain nous jette,
Et la parfaito joie aisément établit
L'heureux mépris de l'imparfait.

1 Le mot est un peu rude pour la délicatesse des oreilles modernes, plus timorées souvent que les consciences, mais à la place où nous le trouvons, ce mot a la valeur d'un témoignage historique, et nous n'avons pas le droit de changer un texte dont la signification est importante.

1 Notice sur Pierre Corneille dans les *Poètes français* de M. Crépet, t. II.

2 Imitation, livre II, chap. IV.